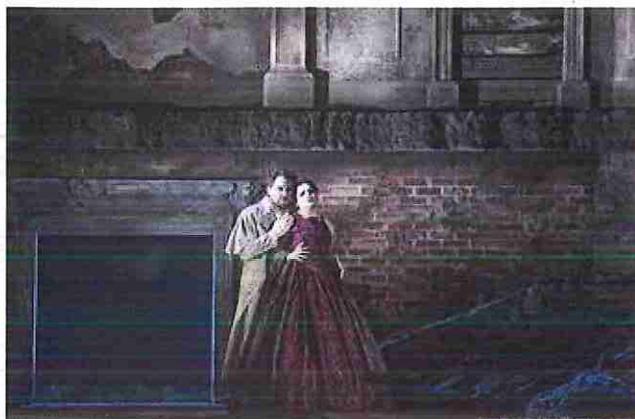


Une «Norma» revisitée

Nicola Berloff, le metteur en scène, a radicalement chamboulé l'environnement de l'héroïne de Bellini en transposant l'action au dix-neuvième siècle et en faisant totalement abstraction, du moins au premier degré, des dimensions historiques et mystiques du drame.

Exit les druides romains et les forêts sombres. Place à un décor sinistre avec gravats, briques et fenêtres condamnées, le tout sensé figurer l'univers tourmenté des péripéties de la grande prêtresse, entourée d'assistante d'un âge canonique, plus ou moins déguisée en souveraine d'un pays qui pourrait bien être la perfide Albion. Une fois de plus, que dire devant ce genre de transposition et qu'apporte-telle à l'ouvrage ? Certes, le propos recèle un vrai travail de recherche notamment dans l'approche psychologique des personnages et les passerelles symboliques avec la conception de référence, mais les contradictions du livret quasi permanentes avec ce qui se passe sur scène créent un décalage gênant et parfois risible. Plus grave, le visuel s'avère souvent à la limite, voir en conflit avec l'essence même de la divine mélodie bellinienne. Ainsi, la scène finale revue et corrigée par Nicola Berloff se transforme en lapidation de «Norma». Le personnage de «Pollione»



Les chemins de l'émotion sont retrouvés dans les duos

se voyant, quant à lui, gratifié d'un coup d'épée exterminateur. Et patatras, tout le chromatisme, toute la montée en puissance de la marche incandescente des amants réconciliés, magnifiée par le chœur final, apparaît soudainement en peine contradiction avec la scénographie. Pire encore, la notion de sacrifice rédempteur, si présente dans les accords presque wagnériens du final, se trouve elle aussi sérieusement mise à mal.

Une distribution honorable

Dans ce contexte pour le moins inhabituel le plateau se révèle globalement honorable. Côté masculin, «Orosevo» de Sergey Aramonov affirme un ton sombre et caverneux mais montre de sérieuses limites dès les premières difficultés aigües du rôle. Walter Fraccaro a manifestement beaucoup travaillé pour dompter son émission tonitruante et campe un «Pollione» parfaitement en situation. Reste à corriger un déficit de charisme et de style mais cet artiste qui affiche de vrais moyens a certainement encore une intéressante

marge de progression. Côté féminin, pas de mauvaise surprise avec la belle Alessandra Volpe, aigus faciles et lumineux, voix souple et médium délicatement mordoré cisèlent une «Adalgise» de réelle envergure. Yolanda Aulanet aborde prudemment le rôle-titre avec un «Casta Diva» plein de retenu, par la suite elle se libère progressivement et trouvera les chemins de l'émotion dans son dernier duo avec «Pollione». Renato Balsadonna s'emploie dans la fosse à réfréner quelques ardeurs intempêtes des chœurs très motivés pour cette «Norma» et propose une version dynamique du mélisme bellinien entièrement consacrée à la meilleure expression possible du chant. Et pour conclure, cette chronique, il convient de rappeler ce que disait Richard Wagner à propos de «Norma» et de Bellini : «J'admire en «Norma» l'inspiration mélodique, unie avec la plus profonde réalité à la passion la plus intime ; une grande partition qui parle au cœur, le travail d'un génie».

Yves Courmes



«Norma» déguisée en souveraine d'un pays qui pourrait bien être la perfide Albion



Yolanda Aulanet aborde prudemment le rôle-titre avec un «Casta Diva» plein de retenu